

ENTREVUE AVEC M. GILLES DUPLESSIS, ARCHITECTE
EX-ETUDIANT À L'E.B.A.M. (1932-1938)

La connaissance de l'architecture chez nous ne date pas de tellement longtemps, peut-être 1892-1900 ; aussi à ce moment-là il n'y avait presque pas d'élèves, il fallait que l'on crée une école d'architecture, et ceux qui sont venus d'Europe, ou qui sont allés en Europe revenaient ici avec des réminiscences d'architecture, et je pense que comme réminiscences d'architecture c'était de l'architecture coloniale que l'on a faite de mémoire, parce que l'on revenait en bateau, et l'on ne pouvait pas ramener ce que l'on voulait. Ensuite, il est venu des professeurs français qui sont venus nous enseigner ce qu'ils pouvaient nous enseigner... et puis lorsque l'on est arrivé au temps où j'ai commencé moi-même en 1932, là encore l'architecture chez nous ce n'était pas tellement connu, nos parents ne savaient même pas en fait ce que c'était que l'architecture de façon bien précise... À ce moment-là, je crois que l'on acceptait un peu trop facilement les élèves en architecture ; l'examen que l'on avait à passer était un examen de français, c'est tout ; alors si tu passais ton examen de français tu étais accepté en architecture.

J'avais fait mes études secondaires et puis je voulais être architecte ; depuis déjà à l'âge de 14 ans, je pensais à cela et j'avais découvert cela d'une façon assez étrange, dans le temps c'était une grosse surprise ; de toute façon, j'ai été accepté à l'école d'architecture.

J'ai commencé mon cours en 1932. Nous étions onze élèves ; on acceptait les élèves assez facilement comme je vous le disais parce qu'il fallait que l'école parte. Alors là, on nous a enseigné une architecture très classique. Il y avait une classe préparatoire, et il y avait cinq années de cours véritables d'architecture par la suite, puis nous avions à faire deux années de cléricature.

Dans la première année, on nous a enseigné la théorie des ordres classiques - doriques, ioniques, corinthiens, etc., et puis tout le temps de notre cours c'était de l'architecture classique, une architecture basée sur les grands ordres classiques, tellement qu'il n'y avait pas de facilité à sortir de ça, d'autant plus que les revues architecturales étaient plutôt rares ; peut-être que c'est heureux parce que l'on aurait sans doute fait une

architecture de revues comme certaines générations l'ont fait.

Q. Quelles références aviez-vous alors ?

R. C'était tous des documents d'architecture française, d'architecture qui avait été bâtie à Paris, c'était simplement de l'influence de l'architecture classique française.

C'était Monsieur Poivert qui était directeur de l'école ; évidemment, Monsieur Poivert était une compétence dans ce domaine-là.

Nos cours étaient de 8h30 le matin à 6h le soir, six jours par semaine, c'est donc à dire que nous n'avions pas le temps d'aller voir ce que nous avions chez nous, nous étions enfermés dans une salle et on étudiait l'architecture ; ce qu'il y a d'important dans ce que je vous dis là, c'est que la curiosité nous amenait ailleurs. Le travail que l'on avait à faire à la maison, il fallait le faire le soir et la nuit et les fins de semaine. On avait des cours de composition, de mathématiques, de géométrie, de géométrie descriptive, de théorie des arts, de stéréotomie c'est-à-dire l'étude de la coupe de la pierre, des cours de modelage, des cours de dessin au fusain, des cours d'aquarelle. On avait des cours qui apportaient une formation dans le sens classique au point de vue de l'architecture, et une formation en dessin, qui sert encore aujourd'hui.

Mais dans notre esprit il se créait cet état de pensée que toute l'architecture devait être une architecture classique on n'en sortait pas, cela a duré durant tout le cours. Il ne faut pas que j'oublie aussi les cours de résistance des matériaux, et des cours de construction, ce qui était très important. Lorsque l'on a perdu Monsieur Henri Labrecque, Monsieur Poivert l'a remplacé, et il nous faisait faire tous les détails de construction, par exemple la construction de bois, etc. Monsieur Poivert nous a rendu un immense service, à la dernière année, parce que c'est lui qui nous a fait penser qu'en faisant une composition il fallait penser construction : est-ce que ça se bâtit ce que l'on fait, mais ça a pris quand même 5 ans avant que l'on s'imprègne de cette idée-là.

La première université à Montréal c'était au château de Ramesay, où il y avait 3

facultés, la médecine, le droit et l'architecture. Et l'architecture a disparu dans les années 1890. Et ensuite, le gouvernement a créé l'école d'architecture et cela ne coûtait rien pour les cours dans le temps. Nous, par contre, on payait nos déboursés de matériel.

Maintenant comme les finances du gouvernement n'étaient pas tellement fortes, cela donnait lieu à un blocage au point de vue de l'engagement des professeurs. En 1930, nous avions Monsieur Poivert, Monsieur Larue, qui

étaient des hommes vraiment compétents et ces gens-là ont vieilli, puis ils ont été remplacés par des gens de moindre valeur, alors c'est ce qui a créé cette fameuse crise en 1950, lorsque les élèves se sont révoltés contre l'enseignement qui se faisait, ils ont signé une pétition qu'ils ont envoyée au gouvernement pour essayer d'avoir de l'argent pour avoir de meilleurs professeurs.

Lorsqu'on avait fini notre cours et qu'on venait sur le marché du travail, il n'y avait absolument rien à faire ou à peu près... j'ai pris part à la construction du Jardin botanique de Montréal, j'ai fait le dessin des serres avec Monsieur Derome et Monsieur Kérouac.

Pour moi, cela a été le début de ma cléricature, et cela a été un moment très agréable.

Maintenant, il ne faut pas oublier qu'à ce moment-là vous aviez un gouvernement au pouvoir, dont le Premier ministre portait le nom que je porte, et puis il y a eu avant ça et à ce moment-là des influences politiques énormes qui faisaient que les architectes n'étaient pas nommés par leur capacité, ils étaient nommés par les influences que l'on pouvait avoir auprès des gouvernants. Les caisses électorales ont joué un très mauvais rôle ; cela a été une trahison chez nous, quand on voit certaines bâtisses. Ce furent des nominations politiques et la valeur des individus n'avait rien à voir là-dedans.

Maintenant, au point de vue d'initiatives, de recherches architecturales, ça a manqué énormément dans notre temps, parce que l'on était tellement imbus de cette architecture classique qui commençait à ne plus répondre à ce que les gens voulaient ; alors on arrivait avec des choses plus ou moins rentables, c'était la petite maison classique de Ville Mont-Royal que l'on voyait un petit peu partout, au lieu d'aller voir ce qui se passait dans nos anciennes résidences de la rue Sherbrooke, de la rue Saint-Hubert, Saint Luc. Ce soir, je montais la rue Bleury ou Jeanne-Mance, et je regardais les anciennes maisons qui sont en bordure, et je me suis dit que c'était une chose que l'on avait oublié

de nous faire voir à l'extérieur de l'école ; on ne nous a pas fait visiter notre ville. Vous allez dire que l'on aurait pu le faire nous-mêmes, c'est possible ; mais lorsque l'on travaille de 8h30 à 6h, et cela six jours par semaine, comment voulez-vous que l'on aille voir autre chose ? Par contre, cela a été intéressant d'apprendre l'architecture classique à l'école...

Q. Comment travailliez-vous vos projets?

R. Pour ces travaux, on avait d'abord un "programme", par exemple une station de chasseurs dans la montagne ; tout le monde faisait le même projet, mais à cette époque on ne savait pas trop ce que c'était que d'être chasseur, la montagne on ne la voyait à peu près pas... alors on faisait des maisons de chasseurs, de beaux classiques, c'était quelque chose de fantastique... un peu de montagne en arrière un peu de couleur là-dessus... cela avait des proportions classiques ; on faisait beaucoup d'églises par exemple, cela se travaillait à l'école (le travail à la maison c'était du travail de mathématiques, de théorie des angles, enfin des travaux beaucoup plus arides que ces travaux-là), cela se faisait à l'école même et les professeurs passaient à chaque table, et ils venaient faire la critique des travaux, pas toujours comme on aurait aimé surtout lorsqu'un professeur est arrivé de Paris, Monsieur Venne, dont je ne garde pas un souvenir extraordinaire. C'est un homme qui avait certainement de la valeur, mais qui n'était pas pédagogue et qui ne m'inspirait pas confiance en tant qu'architecte. Tandis que Monsieur Poivert était vraiment un maître, il y avait aussi Monsieur Larue, Monsieur Beaugrand-Champagne que je respecterai toujours, des hommes de valeur ; monsieur Fyen qui était professeur de mathématiques (même s'il ne l'a "été qu'une année), c'est un homme dont je garde un excellent souvenir.

Q. Où étaient-ils formés ?

R. Ce sont tous des gens qui ont été formés à Paris, à l'exception de Monsieur Labrecque qui était ingénieur et qui avait été formé à l'école Polytechnique de Montréal. Monsieur Larue a étudié aussi à Paris, Monsieur Poivert était français, Monsieur Venne a étudié à Paris. Ils avaient tous une formation des Beaux-Arts de Paris.

Là où j'ai été déçu en architecture, c'est lorsque j'ai travaillé pour la Ville de Montréal, lorsque je suis sorti de l'école ; c'est un peu le cas de tous ceux qui sont sortis de l'école à l'après-guerre ; alors j'ai donc travaillé à la Ville de Montréal et cela a été pour moi un désastre. Lorsque tu travaillais pour la Ville de Montréal (j'étais à l'évaluation, mais j'aurais préféré être à l'urbanisme), il n'y avait pas moyen de changer de département ; si les gens étaient satisfaits de toi dans un département, ils ne faisaient rien pour t'aider à aller ailleurs jusqu'à ce que tu partes... alors je suis parti un jour à mon compte, et là cela n'a pas été facile, car on arrivait devant la réalité qui était tellement différente de ce que l'on avait étudié ; là c'était l'argent qui comptait. À l'école, on avait étudié l'évaluation des matériaux au point de vue argent, évaluer un édifice que l'on faisait. Évidemment les bâtisses que l'on faisait, cela n'avait pas de prix, ce n'était pas assez pragmatique, ce n'était pas assez la vie, c'était trop loin de la vie que l'on avait à vivre. On n'avait pas prévu qu'en Amérique on ne vivait pas comme en Europe et on nous enseignait l'architecture comme on la vivait en Europe ; alors les Français qui arrivent ici connaissent l'histoire de France pour l'avoir apprise sur les poteaux, les bâtisses, mais nous sur nos bâtisses il n'y avait rien d'écrit, et on ne savait pas grand chose sur l'histoire de France. Quand je suis allé à Paris, je souriais de voir les statues que l'on avait dessinées et de m'apercevoir qu'elles n'avaient pas du tout les proportions que je pensais... quand j'ai vu Notre-Dame de Paris, je suis resté écrasé, car je n'aurais jamais pensé que c'était aussi monumental que ça.

Alors lorsque l'on est arrivé dans la vie, ça a commencé à être assez difficile parce que l'on avait des clients, et puis nos clients étaient des Canadiens français, et comme je vous le disais, on est né en 1920 après la guerre 14-18, et après cette guerre on n'avait plus un seul sou. Les Canadiens français n'étaient pas riches. Les Anglais avaient de l'argent, ils bâtissaient Westmount, ils bâtissaient sur la montagne, et puis nous on bâtissait où on pouvait, à Saint-Henri, dans le nord de la ville, de la résidence. C'était tout ce que l'on avait à bâtir de la résidence, quelques petites manufactures pour des étrangers, des Grecs, des Italiens, qui ne payaient pas, mais il fallait gagner notre vie...

Q. Est-ce qu'il y avait vraiment une coupure comme cela entre le travail des architectes

francophones et des anglophones ?

R. Je dois dire que chez nous il y a eu des architectes comme Cormier, Ludger, Venne, des gars qui avaient vraiment de la valeur et qui sont passés avant nous ; c'était des pionniers de l'architecture. Ça s'est désagrégé par la suite par les professeurs qu'on a eus vers 1950, ça s'est désagrégé pas mal, et puis après il y a eu cette révolte architecturale et puis là les gens qui sortaient de l'école à ce moment-là, étaient des architectes qui manquaient de formation, de formation classique que nous, on a trop eu, et qu'eux, n'ont pas eu du tout. Ensuite les revues américaines sont arrivées sur le marché, les revues italiennes, françaises et là on a commencé à faire de l'architecture, à regarder des images plutôt qu'à penser une architecture, plus créative. On cherchait des points de repère pour faire quelque chose, j'ai remarqué cela chez des jeunes qui sont venus au bureau. J'ai même découvert une école à un moment donné qui a été prise dans une revue anglaise (parce qu'ils sont rares ceux qui reçoivent les revues d'Angleterre, mais chez nous au bureau on les reçoit), une école qui avait été faite là bas et qui avait été dessinée par un de nos gars. Je n'ai jamais osé la bâtir. Ce sont des gens qui ont fini vers 50-55, et ils ont fait beaucoup d'architecture qui n'était pas de véritables créations. Jusqu'à l'Expo 67, qui a produit vraiment un éveil chez nous, les gens ont commencé à voir qu'il y avait des formes qui pouvaient s'adapter à la nature, parce que l'architecture c'est la vie, vous créez une atmosphère. Dans le temps, un architecte était considéré comme un ingénieur qui aurait été chauffeur de rouleur à vapeur ; nous c'était de faire des lignes de divisions et puis de faire des façades. On essayait de faire comprendre aux gens que l'architecture ce n'était pas ça, que c'était de créer un milieu qui leur convenait, qui convenait à leur culture...

Q. Est-ce que ce sont des choses que vous appreniez à l'école?

R. Non, ça, c'est une chose que la vie m'a enseignée. Quand je suis sorti de l'école, d'abord j'étais pauvre et j'ai cherché à avoir des clients ; je ne pouvais pas en avoir, d'abord le gouvernement avait ses préférences. Alors j'ai fait du bénévolat ; j'en ai fait pendant 35 ans et j'ai terminé cette année, et c'est en faisant du bénévolat que je cherchais

des clients, chez les pauvres, chez les gens qui avaient besoin d'aide, les déshérités ; alors j'ai rencontré un tas de gens qui menaient ces gens-là, alors là j'ai compris ce qu'était la vie, je l'avais déjà comprise pas mal en tant que famille nombreuse. J'ai vu des milieux pitoyables à faire des inspections pour la Ville de Montréal, on travaillait tous dans le temps pour la Ville de Montréal d'ailleurs, faire des inspections de maisons, voir la grande pauvreté, et c'est là que j'ai compris que l'architecture c'était un milieu que tu devais créer pour des personnes humaines, des gens qui avaient quand même une culture, qui même dans leur ignorance avaient un certain idéal ; quand tu te fais prendre par ton veston et que l'on te dit "sortez-moi d'ici, dans les caves" "sortez-nous d'ici, ce n'est pas possible" alors tu comprends le monde.

On ne nous enseignait pas cela à l'école et c'est ça que l'on aurait dû apprendre. C'est tellement vrai qu'on ne l'a pas fait en général, la plupart des architectes ; on a fait des divisions de maisons, on a fait des façades de maisons, mais on n'a pas pensé à créer un intérieur ; alors ce sont des décorateurs-ensemblers qui leur agençaient leurs maisons, alors que c'est nous qui aurions dû faire cela. Les constructions d'églises, on a dû en faire une vingtaine, entre 1948 et 1960 à peu près, toutes ces églises étaient très mornes ; je peux vous dire que les constructions d'églises à ce moment-là, cela a été une architecture morne et triste. On a commencé avec l'église Saint..... sur la rue Saint-Michel à sortir des sentiers battus cela a peut-être l'air un peu spécial, mais il reste quand même que l'on est sorti des sentiers battus comme on le faisait à St-Paul La Croix, à St-Charles, Ste Jeanne d'Arc, et puis là il est arrivé un nommé D'Astous, c'est un homme que je considère beaucoup, et qui a fait des choses très intéressantes au point de vue constructions religieuses ; cela a donné un éveil, et il y a eu un petit peu d'émulation, pas mal d'émulation même, je dirai peut-être même que nous, un peu plus vieux, avons eu un rôle à jouer dans ce renouveau.

Q. À ce moment-là étiez-vous considérés comme des modernistes?

R. Nous, on était des architectes d'églises et d'écoles. En 1955, on a fait l'école..... sur la rue..... , et je dirai qu'aujourd'hui encore on pourrait la bâtir, on sent bien que c'est de ce temps-là, mais il y a encore des éléments... C'est que l'on a eu des employés et on a

fait un deuxième cours que l'on doit à nos employés, tous les jeunes qui venaient faire leur cléricature chez nous ; je pourrais vous les nommer :

Il y eut les Leclerc, Labelle, Jolicœur, Lapierre qui est aux Travaux publics Canada, Guindon qui arrivaient chez nous avec des idées nouvelles, et cela m'a éveillé. Ils nous ont apporté un concept différent, et cela nous a éveillé à des formes nouvelles, cela nous faisait un deuxième cours beaucoup plus adapté au temps que l'on vivait...

Q. Vous êtes de la promotion de 1938, et comment était organisé le secteur des bureaux d'architecture ?

R. À ce moment-là, je n'en ai pas connu plusieurs, j'ai connu Kérouac & Doucet, pour le Jardin botanique en est un très bel exemple, et je dirais que Kérouac a réussi quelque chose là (c'est lui qui a fait la partie principale)... Il y a eu aussi Henri Labelle qui a fait des églises assez intéressantes ; j'ai travaillé pour lui et les bureaux étaient très bien organisés ; ils se ressemblaient tous, on était dessinateurs...

Q. Dans le milieu francophone, il y avait combien de bureaux ?

R. Peut-être 300...

Q. Si on revient à l'école, quels étaient les rapports entre les étudiants de l'école d'architecture et les étudiants en arts plastiques ? Est-ce que c'était vraiment deux mondes ?

R. C'était deux mondes différents, absolument indépendants les uns des autres, et je pense que l'on aurait dû travailler ensemble ; les architectes se pensaient sans doute supérieurs aux autres, et vis et versa...

Au Monument National, il y avait des cours du soir, mais pas à l'École des Beaux-Arts, en dessin architectural, et cela formait des dessinateurs, et techniciens à la longue, mais lorsqu'ils sortaient de là, tout ce qu'ils savaient faire, c'était de tracer, et

puis ce n'était pas très fort. Si on compare les architectes qui sortent aujourd'hui et depuis 1960, aux architectes de mon temps, nous étions des dessinateurs professionnels parce que si je vous montrais des dessins que l'on faisait dans ce temps-là, les gens aujourd'hui ne savent pas dessiner malheureusement, car ce n'est pas tout de faire un concept il faut que l'architecte soit capable de dessiner de façon précise son détail pour le bien comprendre.

On ne camoufle pas un dessin pour laisser supposer des choses, et je peux vous dire que les jeunes architectes d'aujourd'hui ne savent pas dessiner, ils ne savent pas letterer, ils font les lettres avec des machines, nous on les faisait à main levée, et elles étaient bien plus belles.

Il se faisait sûrement du camouflage, mais ce n'était pas du camouflage voulu, c'est que l'on ne connaissait pas la construction, alors ce n'était pas du camouflage, mais de l'ignorance ; si l'on nous avait enseigné un peu plus tôt comment bâtir, peut-être que l'on aurait moins camouflé des coins que l'on remplissait avec de gros traits noirs. Notre formation au niveau de la construction n'a pas été très forte, avec M. Beaugrand-Champagne cela a été bon, on utilisait beaucoup la construction de bois, mais dans l'application même de nos projets, ce n'est qu'en 5^{ème} année que l'on était obligé de faire ça, et cela aurait dû venir avant. Composition et construction, ce n'était pas assez marié et cela aurait dû être marié avant la 5^{ème} année. Lorsque l'on est sorti de l'école, on pouvait composer facilement et c'était un vrai plaisir, mais on ne savait pas construire.

Q. En lisant le programme de cette époque, l'impression que j'ai eue, c'est que le cours de construction prenait malgré tout de l'importance ?

R. On le retrouvait toutes les années, et ça augmentait d'année en année, mais ce n'était pas suffisamment appliqué aux projets que l'on avait à faire. Quand on avait à faire une maison de chasseurs dans la montagne, et bien, ils ne nous enseignaient pas comment la penser au point de vue construction ; on avait un cours de construction qui n'avait aucun rapport...

Q. Vous n'aviez pas les mêmes thèmes de travaux ?

R. Lorsque l'on faisait un projet de bâtisse classique, le professeur de construction ne venait pas nous dire comment construire cette bâtisse-là ; ces deux cours étaient indépendants. On nous enseignait les coupes de bois, le calcul des poutres d'acier, mais on ne les appliquait pas à nos projets de recherche ; il n'y avait pas ce mariage d'enseignement.

Q. Les thèmes de vos projets avaient-ils un rapport avec ce que les architectes construisaient à la même époque ?

R. Il se faisait beaucoup d'architecture classique, mais de moins en moins ; vous aviez la bibliothèque Saint-Sulpice, le Palais de Justice.

Dans ce temps-là cela se faisait comme cela, mais ça allait de moins en moins, on commençait à bâtir des choses plus simples, un petit peu moins "figolées" parce que ça coûtait cher des choses comme ça, et après la guerre les Canadiens français n'avaient pas un sou. On n'avait tellement pas d'argent, que l'on était les pauvres du Canada ; alors comment vouliez-vous que l'on puisse bâtir des choses classiques comme on le faisait à l'école, ça ne marchait plus du tout, on faisait de la petite résidence, des petits capuchons... la toiture posée dessus... toujours la même affaire... Ville Mont Royal est bâtie comme cela... c'est beau dans l'ensemble, mais...

Q. Vos clients en général...?

R. C'était des clients pour des résidences, des restaurations de restaurants... des clients privés. Maintenant, on a eu aussi la période de Duplessis, le Gouvernement de l'Union Nationale ; là on a bâti des écoles, et on a fait des écoles intéressantes pour le temps avec un concept différent, car on avait des budgets limités, des matériaux que l'on devait employer qui appartenaient à des amis des politiciens ; on bâtissait avec de la brique, du bois ; ensuite, il y a eu une période qui a été assez intéressante, la période de Dom Bellot qui n'a pas duré tellement longtemps, mais qui a donné tout de même quelque chose. Il est venu nous réveiller un petit peu sur l'utilisation de la brique et de la couleur ; vous

avez eu Courchesne qui a fait l'église Sainte-Sophie sur le boulevard Gouin et qui s'était beaucoup inspiré de l'architecture de Dom Bellot ; vous avez eu Côté, qui est bénédictin aujourd'hui et qui lui aussi s'est inspiré de l'architecture de Dom Bellot pour bâtir la basilique des Bénédictins ; Dom Bellot a quand même donné naissance à la couleur et à l'utilisation de la brique ; elle a été intéressante cette période-là, ça a été un mélange de toutes sortes d'affaires ...

La seule et unique visite de chantier dans tout notre cours que l'on a fait, c'est la visite de l'Oratoire Saint-Joseph en construction.

Q. Il n'y avait pas un cours de pratique professionnelle à cette époque-là ?

R. Il y avait un cours de pratique professionnelle donné par H. Labelle, c'était le samedi ; c'était un cours que l'on aimait bien parce que c'était facile, pas compliqué, et amusant, on nous disait qu'il y avait 1% des architectes qui devenaient riches, 5% qui pouvaient vivre, et les autres faisaient ce qu'ils pouvaient ; d'ailleurs ce cours je le connaissais par cœur, j'aurai pu avoir 100 % ... on étudiait aussi le Code civil concernant l'architecture, on savait ça par cœur.

Q. La profession à cette époque était-elle très organisée ?

R. L'association des architectes n'était pas très bien organisée. C'était en organisation. D'ailleurs, la bibliothèque de l'association des architectes était très en désordre, et je suis allé y travailler pour mettre de l'ordre dans les documents ; c'était de vieux documents comme à l'école... On payait notre cotisation et on s'en allait avec ça. L'association des architectes pas plus que l'ordre des architectes et les autres sauf les ordres religieux, ça ne travaille pas bien pour les professions, ça travaille pour les clients, tellement que l'on vient de se former nous une association des architectes qui va travailler au profit des architectes ; l'association des architectes ne nous a pas donné la chance de nous développer ; ils ont donné le chemin ouvert aux ingénieurs et aux urbanistes qui envahissent notre territoire ; on ne nous a pas ouvert les voies ; si, on avait fait des merveilles, mais on était confiné à l'architecture, point. On sait aujourd'hui que cela ne

marche pas, il en faut des architectes, on en a eu besoin, mais l'association ne nous a pas aidés à nous développer, nous permettre d'entreprendre ; il aurait fallu former des compagnies. On n'était même pas capable de dire "Duplessis, untel, et associés" comme les ingénieurs le font (on s'imagine des fois que ce sont de très gros bureaux et ils ne sont rien qu'un). Il faut absolument fermer la porte, si l'on ne fait pas cela, la profession d'architecte va aller en baisse, parce que l'on ouvre la porte à toutes les autres professions : décorateur-ensemblier, designer, ingénieur, urbaniste, et nous autres notre porte est encore fermée.

Q. Quand vous étiez à l'école, il n'y avait donc pas de contact avec les gens qui étaient en profession ?

R. Non, après nos cours on a senti le besoin de se grouper, on a donc formé un groupe d'architectes d'à peu près du même temps pour se rencontrer, cela n'a pas duré tellement longtemps, parce que les architectes ne voulaient pas s'ouvrir aux recherches qu'ils faisaient, alors qu'on faisait ça dans le but d'acquérir des connaissances entre nous et des architectes qui avaient fait plus que nous, mais malheureusement c'était un défaut chez nous, on ne voulait pas s'ouvrir, alors c'est tombé en "queue de poisson", les gens faisaient de beaux projets et ne voulaient pas nous dire comment ils s'y prenaient, c'était la peur de perdre des clients, la peur que l'on fasse mieux qu'eux, c'était ça au fond que l'on ressentait. Les architectes ce n'est pas comme les médecins, qui se tiennent entre eux, nous on ne se voit pas, ça a été une lacune ; on n'a pas voulu à ce moment-là, on était 20-25 à s'assembler, c'était le fun, mais à un moment donné on n'apprenait plus rien, alors pourquoi s'assembler ? Pour un Ginger Ale, pour boire un coup, moi je ne suis pas intéressé à ça, surtout lorsque tu es relativement jeune et que tu veux apprendre ; alors j'ai appris avec mes dessinateurs et au bureau. On est très individualiste, on ne communique pas ; moi j'ai téléphoné à un architecte deux fois pour le féliciter de tel ouvrage qu'il avait fait, il m'a dit que j'étais le seul qui l'avait appelé, pourquoi ne pas le dire si on fait quelque chose de beau, ça fait plaisir de le dire, moi je n'ai jamais reçu de téléphone, mais ça ne fait rien, peut-être que je n'ai jamais rien fait de beau ! D'ailleurs, je peux vous dire que ce n'était pas rose. Il m'est arrivé qu'en cours de route d'un projet, on est passé d'une

prévision de trois étages à un bâtiment de six étages. Dans les écoles que l'on faisait, dans les bâtisses que l'on faisait pour les institutions, il n'y avait jamais de "programme", et puis lorsque l'on a eu des "programmes" à la commission scolaire de Montréal, c'était des "programmes" tellement élémentaires que l'on était obligé de les faire, et nous, on a fait les programmes pour maintes commissions scolaires ; ils voulaient avoir une école de huit classes et c'est tout ce que l'on savait. Alors quand la Commission scolaire de Montréal a commencé à établir des programmes, on a fait l'école Victor Doré et j'ai proposé au président de la Commission scolaire d'aller aux États-Unis avec des gens de chez eux : on n'en a jamais fait ici des écoles aux États-Unis, on n'a pas été capable d'en avoir, nous y sommes allés tout seuls, on a payé notre voyage pour revenir ici ; on a proposé qu'il y ait une piscine (au point de vue thérapeutique, c'est très bon) ; on est venu à bout d'obtenir ça, imaginez-vous ! Ils étaient en train d'en faire un four de cette école-là ; d'ailleurs, ces préoccupations n'allaient pas de soi ici. On est allé à Philadelphie, New York, voir des écoles vraiment organisées, c'était fantastique, on est arrivé ici : ce n'était pas important...

Q. Vous parlez des États-Unis, et vous avez dit tout à l'heure qu'au niveau des études, l'influence était française chez vous ; par contre, je regardais les vieux numéros de la revue de l'Institut Royal d'architecture, et les références sont très souvent anglaises avec la RIBA, les rapports étaient très étroits. De votre côté y avait-il des rapports de ce côté-là avec la pensée qui venait de l'Angleterre ? Est-ce qu'il y en avait avec les États-Unis ?

R. On recevait des revues d'Angleterre, mais je n'ai pas été tellement influencé par l'Angleterre. Au point de vue de l'architecture américaine et ce que l'on a voulu nous montrer de l'architecture italienne, ça m'a fait quelque chose, chez les Français aussi, Le Corbusier m'a vraiment frappé ; j'ai pris contact avec ça après mes études et j'ai recommencé à refaire mes études, j'ai commencé à lire, à étudier un peu ces gens-là. À l'école on nous parlait de Le Corbusier, mais on n'en rêvait pas ; je l'ai connu après par les revues telles "Architecture d'aujourd'hui".

Q. Si on revient au climat général qu'il y avait à ce moment-là, les idées qui étaient

"brassées", il y avait le Parti libéral, ensuite il y a eu L'Union Nationale, il y avait en même temps le Mouvement nationaliste ; est-ce que l'on peut dire que les gens qui étaient à l'école à ce moment-là participaient à ce genre de débat ?

R. Non, on ne s'occupait pas tellement de cela, sauf au moment de la Conscription on s'en est occupé un peu, mais autrement à l'école on ne s'occupait pas de ça, il n'y avait pas de grève, pas de drapeau. Il y a eu un moment donné avant mon cours d'architecture la parade des étudiants, c'était dans Montréal, c'était quelque chose, mais durant notre cours cela ne nous touchait pas beaucoup, d'ailleurs la communication dans ce temps-là... la radio existait, mais... la télévision existe depuis 25 ans... il n'y avait pas ces choses-là pour nous renseigner, la grosse presse était là, mais on n'avait pas le temps de la lire, et les nouvelles qu'on recevait de nos parents, ça valait ce que ça valait. Alors on voyait bien qu'il y avait des mouvements politiques, que les Libéraux étaient depuis 40 ans au pouvoir... La politique a joué un grand rôle dans la nomination à peu près de tous les professionnels de la construction et de la fourniture des matériaux de route ; ce n'était pas la compétence c'était l'argent, la caisse électorale.

Q. Au niveau de la construction qui se faisait, est-ce qu'il y avait un gros pourcentage de ces constructions-là qui se faisaient avec des architectes ?

R. Oui, toutes les constructions qui étaient données par des subventions gouvernementales étaient faites par des architectes. Les grosses constructions étaient aussi faites par des architectes, mais la construction ordinaire, non. En dehors des affaires politiques, n'importe qui pouvait faire des plans... c'était très mal contrôlé... l'association des architectes ne contrôlait pas beaucoup... à un moment donné, assez longtemps après, ils ont obtenu de la Ville de Montréal que les plans soient signés par des architectes, mais cela a pris des années, avant n'importe qui faisait un plan, et ils étaient acceptés en notant que ça répondait au règlement.

Q. Entre les gens qui étaient actifs au niveau de l'association des architectes, et par exemple les professeurs de l'école, est-ce qu'il y avait un rapport ?

R. Entre les gens de l'école et l'association des architectes, il n'y avait pas tellement de rapport. Les professeurs étaient à l'école, et les gens de l'association à l'association. On faisait partie de comités de l'association des architectes, on parlait de l'organisation de la profession, on essayait d'obtenir que la Ville n'accepte que des plans signés par des architectes, on parlait d'honoraires, de l'éducation permanente, mais à mon sens l'association n'avait pas beaucoup de pouvoir sur ce qui se passait à l'extérieur. Il y avait plusieurs comités qui travaillaient, par exemple, pour essayer d'améliorer l'architecte, aujourd'hui c'est inversé, l'association c'est pour protéger le public.

Q. Face à l'université Mc Gill?

R. J'ai failli y aller à Mc Gill, ça me semblait plus sérieux à Mc Gill qu'à Montréal... Mc Gill faisait mieux que nous autres, regardez les constructions qu'ils ont bâties, ils n'avaient pas besoin de subventions rien qu'avec l'intérêt de l'argent qu'ils avaient en caisse ; ils faisaient des constructions sans demander l'autorisation au gouvernement, ils faisaient donc des constructions beaucoup plus élaborées avec plus de recherches. Je pense que l'Anglais a fait mieux que nous ; d'abord, il avait l'argent, nous on n'avait rien, c'est pour ça que l'on n'était pas gros ; on a eu des contrats, on a eu des écoles, mais ce n'est pas ça qui donne la valeur à l'architecture...

Q. Mais les écoles, les églises...

R. Cela a été le gros "boum" des Canadiens français, mais il y a eu aussi un certain nombre d'autres choses. Dernièrement..... qui a été fait par des Canadiens français, mais est-ce que l'on peut appeler ça un beau monument ? C'est un architecte qui a fait l'école....., est-ce que l'on peut appeler ça un beau monument ?

Je vous donne simplement quelques petites bâtisses qui ont été faites.

Mais par contre, il s'est fait aussi de très belles choses à l'Expo, au métro, à

Québec, ça a évolué. La période morte c'est de 45 à 60, période morne, terne, grise, sans recherche véritable, à mon point de vue.

Q. Mais vous la situez à partir de 45 ?

R. J'ai fini en 38, j'ai travaillé 7-8 ans à la Ville de Montréal, après on a commencé à avoir des églises. Vous avez eu une période, 5 ans avant nous, où il est sorti de très bons architectes, Derome, Mercier... mais cela a été tranché avec l'arrivée de M..... Avec Poivert, cela allait, mais quand M..... est arrivé, ça a commencé à être le bordel dans l'architecture à l'école.

Le soir où j'ai terminé mon cours, je ne l'oublierai jamais, parce que j'en ai pleuré, d'abord d'être débarrassé du cours que j'avais fait et puis d'avoir pu le faire parce que l'on n'était pas riche.

Q. L'école était subventionnée par le gouvernement et c'était Athanase David qui avait la grande place. Est-ce que l'intérêt qu'il portait à l'école n'en faisait pas, en quelque sorte, un porte-parole qui permettait de faire connaître l'architecture ?

R. C'était difficile pour nous de décider ça parce que ces gars-là, Perrier..., c'était des hommes de valeur, surtout David au point de vue culture, c'était un homme de valeur, mais concernant l'architecture, l'architecture proprement dite, c'est une profession qui n'a pas été comprise.

Après avoir été une des trois premières professions au Château de Ramesay, pourquoi a-t-elle disparu ? Il y a quelqu'un qui n'a pas compris, c'est ce que je pense ; ils n'ont pas saisi le sens de ce que cela pouvait être la profession d'architecte qui a mon sens est une profession merveilleuse qui a soin des âmes ; les médecins soignent les corps et les hommes, nous on soigne les âmes, toute la partie psychique de la personne ; on peut rendre des gens fous par la couleur et on peut les rendre extraordinairement gais, heureux ; tout ça, on ne l'a pas compris, et je pense que c'est tout ça le fond du problème. On comprenait ce que c'était la médecine, on aimait le droit, ces choses-là se comprenaient, mais l'architecture... j'ai demandé, à quelques conférences que j'ai donné :

combien parmi vous a eu affaire à un architecte dans sa vie ? Personne n'a levé la main, alors comment voulez-vous que les gens comprennent.

Q. Les architectes sont des professionnels, mais il semblerait que l'architecture n'a pas eu un très grand prestige, une grande reconnaissance ?

R. Elle l'a eu au temps où se sont bâties les églises, les écoles, mais ça s'est confiné presque à ça, excepté lorsque l'exposition est arrivée. Ils ont fait des choses très belles, il y a eu le Pavillon du Québec, un peu avant ça, ça a commencé à se développer, mais même après que ça a été terminé cela a encore bloqué. C'est très rare que vous allez entendre un architecte donner une conférence. Je pense que les architectes ont manqué de formation.